



## COMPIÈGNE : DERNIER TRAIN 1997

Comme chaque année avant d'aller nous recueillir à la stèle, nous n'avons pas manqué de nous rendre sur la tombe de notre camarade Verpillat décédé à Stassfurt, et d'y déposer une gerbe ; ce que fit Robert Rondelle en présence de trois drapeaux dont le nôtre.

Nous étions environ cent cinquante au pied de la stèle pour nous recueillir et nous souvenir, 53 ans après très exactement, de ce 17 août 1944. Et il faisait aussi chaud !

De déportés à Stassfurt, nous n'étions que huit!... entourés d'autres camarades du dernier train, des familles, des veuves, des autorités et d'une vingtaine de drapeaux.

La cérémonie débuta par le « Chant des Marais ». Puis Jacques Vigny salua les autorités et leur annonça que cette année, le discours serait prononcé sous une autre forme par votre serviteur.

**En effet, plutôt que de prononcer un discours traditionnel en prose, j'ai choisi de raconter la vie de résistant et de déporté d'un Stassfurtois anonyme, sous forme de poème. Pour ce faire, j'ai « pillé » mes propres écrits, vous pourrez le constater, vous avez déjà lu ces vers en partie, j'ai modifié des strophes et j'en ai rajouté d'autres. J'ai essayé de les enchaîner dans un tout cohérent. Y suis-je parvenu ? Vous jugerez par vous-même.**

### **A TOI MON FRÈRE DE MISÈRE !**

Nous sommes en juin quarante-quatre  
Et tu n'as pas encore vingt ans.  
Tu es ardent et veux te battre,  
C'est pourquoi, tu es résistant.

Tu es rentré tard cette nuit  
Après ta mission accomplie.  
La voie ferrée tu as détruit,  
Déjà, l'ennemi se replie.

Sur ta couche tu te laisses aller  
A des rêves de liberté.  
Mais il n'est point bon de rêver  
Dans la noire clandestinité.

Car soudain des ombres surgissent  
Du fond de la nuit silencieuse.  
Chez toi, elles pénètrent et se glissent  
Dans cette quiétude trompeuse.

C'est alors le grand branle-bas  
Tu es saisi et menotté,  
De ton lit tu es mis à bas,  
Tu gis, là, au sol, garrotté.

Ce ne sont que cris gutturaux,  
Bruits de bottes et affolements.  
Et les sbires de la Gestapo  
Fouillent à fond ton appartement.

Toi, tu n'as rien à déclarer.  
Les idées tournent dans ta tête,  
Qui peut bien t'avoir dénoncé?  
Car ta mission était secrète..

On te jette alors en cellule,  
On t'interroge jour après jour.  
On t'écrase les testicules  
Et tu nies encore et toujours.

Tu es traité de « sale gaulliste »,  
Mais tu ne lâches pas un mot  
Malgré les coups de gestapistes  
La baignoire et la dynamo.

Yeux tuméfiés, ongles arrachés,  
Sans cesse c'est l'immonde torture,  
Tel sur le Christ, ils ont craché;  
Tu es au bord de la rupture.

Tu gis sanglant sur ton grabat  
Mais tu as peur, car tu le sais,  
Un jour de plus de ce combat,  
Et tu parlais... parlais... parlais.

Quelle est la force qui te soutient?  
Où puises-tu cette abnégation?  
Moi, je le sais... l'amour des tiens,  
De ton pays, c'est ta passion.

Après la prison, vint le camp  
De Royallieu, plaque tournante  
Où se retrouvent les combattants  
De la vraie France... la Résistante,

Et les otages et opposants

Qui ne subirent pas ton sort,  
Mais qui souffrirent d'autres tourments  
D'autres malheurs et d'autres morts.

Nous sommes deux milliers en attente,  
Espérant la libération.  
Vaine et folle idée obsédante,  
Nous aurons la déportation.

Et le dix-sept août arriva.  
Tels des bestiaux dans des wagons  
Futurs tombeaux, on nous jeta.  
Le bain pointait à l'horizon.

En août, la chaleur est torride,  
L'atmosphère est irrespirable.  
Les jeunes, les vieux, les invalides,  
Tous voient la mort inéluctable.

Mourant de soif tu lécheras  
La sueur de ton corps ruisselant.  
Les morts tu les entasseras  
Au fond du cercueil ambulante.

Quatre nuits et cinq jours durant  
Morts, vivants et fous mélangés,  
Tu vivras ce voyage dément  
Sans jamais te décourager.

Buchenwald et ses barbelés.  
« Jedemdas sein » : Chacun son dû.  
Sombre ceinture électrifiée  
Et sa ballade des pendus

Feront de toi un asservi.  
Ton horizon?... le crématoire  
Le chef de camp et ses nervis.  
Peux-tu encore garder espoir?

Le rayé tu revêtiras.  
C'est l'uniforme des bagnards.  
Tes cheveux seront coupés ras  
Et tu connaîtras le mitard.

Adieu maman, épouse, enfants,  
Adieu camarades et amis.  
Les revoir un jour seulement...  
C'est le vœu de tous les bannis.

Bannis dans les mines de sel  
De Stassfurt au morne horizon.

Avec ses kapos qui harcèlent  
Et qui tueront tes compagnons.

Stassfurt, la faim, le dur labeur  
Qu'il faut assumer sans relâche  
Sous le regard inquisiteur  
Du kapo, veule, cruel et lâche.

Le onze avril tu prends la route  
C'est l'évacuation du camp.  
Ils vont t'abattre sans aucun doute  
Les tueurs sont là, menaçants.

Un pas... encore un pas... tu marches  
Mais ta souffrance est inhumaine ;  
Tu trébuches, tu sombres, tu t'arraches,  
O combien lourdes sont tes chaînes.

Dieu que la route est douloureuse.  
Stassfurt, Daléna, Klingenberg,  
Et la faim, toujours la faim affreuse...  
Dittersbach, Ansprung, Annaberg.

Et encore ce pas vers la mort.  
Sur ces effroyables chemins  
Tu traînes ton misérable corps.  
Bourreau, l'abattras-tu demain?

Huit mai ! ton calvaire est fini.  
Par miracle tu as survécu.  
La vie, ta famille t'ont repris,  
Hélas, aujourd'hui, tu n'es plus.

Tu as rejoint ton père, ta mère,  
Dans un recoin du paradis.  
Dans la maison de Dieu le Père,  
Tu as retrouvé tes amis.

Attire l'attention du suprême,  
Sur notre monde abandonné.  
Raconte à la Dame au diadème  
Pourquoi certains se sentent damnés.

Dis à Dieu qu'il a griffonné  
Une planète qu'on appelle terre  
Il y a des milliards d'années  
Sur laquelle règne la misère.

Dis-lui, à son âge on oublie.  
Que dans certains pays on tue,

Que la guerre n'est point abolie  
Que les traités sont torche-cul.

Dis-lui, que d'autres SS sont nés,  
Que l'horreur succède à l'horreur,  
Que nombreux déracinés  
Sont victimes de persécuteurs.

Evoque le tiers et le quart monde,  
Celui des défavorisés  
Où l'humanité moribonde,  
Finit de se Cancériser.

Parle aussi de la Tchétchénie,  
Du Rwanda où les enfants meurent  
De l'Ouganda de l'Algérie,  
Sur qui s'abattent les prédateurs.

Dis-lui, qu'on tue au nom de Dieu ;  
Qu'il est sur terre des intégristes,  
Des assassins et des boutefeux;  
Sans oublier tous les racistes.

Dis-lui bien toutes les souffrances  
Que l'homme subit sur terre.  
Qu'il lui porte aide et assistance  
Et qu'il abrège toutes ses misères.

Qu'il ne voit pas là une offense  
Quant à sa souveraineté,  
Et qu'il t'accorde sa clémence  
Dans la paix de l'éternité.

Pierre BUR 1997.